

## **La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux**

Jean-Claude Martin et Françoise-Romaine Ouellette

Numéro 29 (69), printemps 1993

La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Lien social et Politiques

### ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce document

Martin, J.-C. & Ouellette, F.-R. (1993). La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (29), 7–15.  
<https://doi.org/10.7202/1033711ar>

# Présentation


7

## La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

Dans les sociétés de la modernité avancée, les liens sociaux se modifient et se trouvent contextualisés autrement. De nouvelles manières de vivre et d'entrer en relation avec les autres nous interpellent à plus d'un égard. L'individualisme est un thème fréquemment invoqué pour en rendre compte, d'autant plus que les personnes, prises individuellement, semblent souvent parties prenantes de ces changements alors même qu'elles en subissent les impacts négatifs, comme en témoigne la multiplication des situations de solitude et d'isolement. Toutefois, il reste à distinguer ou à nuancer entre ce qui relève de l'individualisation des relations sociales et ce qui relève plutôt de l'effritement du lien social.

C'est à partir de cette problématique que les auteurs du présent numéro de la revue ont été invités à réfléchir sur le thème de la solitude, de l'isolement et de la structuration de nouveaux liens sociaux. Cette restructuration contemporaine des liens sociaux touche l'ensemble de la collectivité, mais elle prend forme et se manifeste de manière différente et parfois spécifique selon l'espace social considéré. Elle se retrouve dans l'organisation du monde du travail et des rapports au travail, dans l'univers domestique et familial, dans la vie du quartier et de la communauté, dans les réseaux formels et informels, mais aussi dans les zones de marginalité sociale en recomposition.

La question des réseaux sociaux occupe une place importante dans la plupart des articles réunis ici. Car l'isolement n'est pas en soi le contraire de la sociabilité. Il constitue plutôt une forme spécifique de lien social dont il faut connaître l'inscription dans la dynamique sociétale. Il peut s'agir d'une solitude choisie comme mode de vie ; dans le cadre de la modernité, on peut choisir d'être, de vivre ou de travailler seul et de faire de cela une composante importante de son identité. Il peut s'agir au contraire d'un isolement contraint dont souffrent ceux et celles qui en sont victimes ; on peut être réduit à l'isolement et à l'exclusion sociale. C'est cette forme de solitude et d'isolement qui est le plus souvent abordée dans la littérature en sciences sociales, sous l'angle de ses causes et de ses effets,




comme un prédicteur de problèmes sociaux, ou encore à travers l'identification des catégories de population les plus vulnérables. Ces angles d'approche n'ont pas été exclus de ce numéro et ont même été adoptés, au moins en partie, dans plusieurs articles. Toutefois, ils n'ont pas été considérés comme délimitant la totalité du champ à explorer. L'accent a d'abord été mis sur un recadrage des situations d'isolement et de solitude, opéré en tenant compte de la dynamique des changements sociaux contemporains, des processus de production des conditions d'isolement et des avenues de recomposition des réseaux.

L'isolement social semble le plus souvent lié à l'absence ou à la déficience des liens familiaux. Les liens primaires qui inscrivent une personne dans la collectivité ne sont-ils pas ceux qui la rattachent à ses parents, à son conjoint et à ses enfants ? Plusieurs articles montrent d'ailleurs l'importance des relations avec le conjoint et les autres membres de la famille dans la formation de l'identité, l'estime de soi et la capacité de faire face aux difficultés susceptibles de provoquer un isolement relatif et de créer un sentiment de solitude. L'importance évidente de ces liens sociaux primaires fait toujours courir, à la recherche sur les sociabilités et l'isolement, le risque d'une construction de son objet qui négligerait l'analyse de l'articulation entre le privé et le politique, entre les individus et les institutions, entre les catégories sociales construites et les processus sociaux dynamiques. Cependant, les articles présentés ici évitent ce piège en problématisant et en contextualisant les pratiques de sociabilité analysées ; ils les situent dans la perspective d'une dynamique sociétale et non à l'horizon plus étroit des liens interpersonnels et familiaux.

Le thème de ce numéro, « La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux », ne résume pas toute la portée des textes réunis ici. Il a été présenté aux auteurs, précisément, comme une question à problématiser et à contextualiser. Il a joué le rôle de pivot dans une réflexion qui s'est déployée sur trois axes, auxquels correspondent les trois parties du numéro. La première prend en compte les continuités et les ruptures dans les relations de filiation. La deuxième permet d'examiner les processus sociaux de production de solitude et d'isolement. Dans la troisième, on nuance l'idée selon laquelle la modernité serait un processus d'atomisation continue du social en indiquant différentes avenues, parfois paradoxales, de restructuration des liens sociaux et des appartenances.

Dans l'article placé en introduction de ces trois sections, Jean-Marie Fecteau retrace l'évolution historique des conditions de possibilité de la solitude aux grandes étapes de la modernité, montrant notamment comment la notion de solitude s'est articulée avec celles d'individu, de société, de temps à investir et d'espace à conquérir. La solitude a d'abord été conçue comme une prise de distance




volontaire de l'individu compatible avec une démarche de préservation du rapport à l'autre et de participation à la communauté. L'imposition de la solitude comme peine civile a elle-même été promue d'abord parce qu'on en attendait un éventuel rétablissement de la socialité. Toutefois, dans la mesure où la solitude imposée est vécue comme une perte de sens, elle renforce plutôt la rupture du lien social. Se profile ici la solitude comme impuissance, dont dérive maintenant la solitude assistancielle des catégories sociales qui font l'objet des interventions de l'État. Pour ces isolés, « la solitude est ce qui reste quand le social a perdu son sens. Elle n'est plus passage à vide. Elle est le vide ». L'auteur relève la question du sens comme étant la dimension centrale de la solitude et de son avenir, dimension que soulignent aussi plusieurs autres articles.

Nous avons regroupé dans une même section intitulée « Continuités, ruptures et filiation » trois articles qui traitent plus spécifiquement de la filiation et des relations intergénérationnelles ou de la situation de personnes âgées qui, socialement, sont définies d'abord en fonction de la place qu'elles occupent dans ces relations.

Les articles de Louise Tassé et de Deirdre Meintel et Mauro Peressini invitent implicitement à repenser certaines visions réductrices de la vieillesse en laissant largement la parole aux personnes âgées et à leur perception de leur rôle social et de leur situation. Louise Tassé étudie la symbolisation de la règle de filiation chez des Amérindiens âgés de la réserve de Kitigan Zibi au Québec. Ces gens vivent dans un environnement social où les liens de parenté et d'affection qu'ils ont noués avec des personnes de différentes générations demeurent actifs et inscrits dans la quotidienneté, même lorsqu'ils habitent dans un foyer de personnes âgées. L'auteure montre comment ces personnes se représentent leur place dans les processus de transmission d'un héritage matériel et culturel entre les générations accordant une importance primordiale à la terre. Leur valorisation du rôle des aînés et l'importance qu'ils accordent à l'héritage qu'ils ont reçu et qu'ils ont pu transmettre permettent à ces Amérindiens de se percevoir de façon plus positive que, par exemple, d'autres personnes âgées franco-québécoises vivant à Montréal.


Deirdre Meintel et Mauro Peressini présentent une analyse d'entrevues réalisées à Montréal auprès de femmes âgées d'origine franco-québécoise, portugaise et italienne. Ces femmes vivent maintenant seules et sont financièrement autonomes, bien qu'ayant des revenus modestes. La plupart d'entre elles n'ont pas vécu seules avant d'avoir atteint la soixantaine et, pendant presque toute leur vie adulte, elles ont assuré les soins et l'entretien d'une maisonnée (conjoint, enfants, petits-enfants...). Leurs contacts sociaux sont maintenant très réduits ; dans le cas des femmes d'origine portugaise et italienne, ils se réduisent aux membres de leur famille et, parfois, à d'autres femmes de



même origine. Elles admettent souffrir de leur isolement relatif, mais leur mode de vie solitaire est en accord avec leurs valeurs et leurs aspirations. Loin de souhaiter cohabiter avec leurs enfants ou d'autres personnes proches et de vouloir retrouver la densité de relations familiales et sociales qu'elles ont connue plus jeunes, elles préfèrent conserver la maîtrise de leur temps et de l'organisation de leur vie. Bref, ces femmes qui ont été socialisées dans d'autres traditions de résidence et de sociabilité se révèlent avoir une préférence pour l'habitation solitaire, tout à fait ajustée aux conditions de vie urbaine et à l'éloignement ou à la non-disponibilité de leurs enfants adultes. Elles souffrent certainement d'isolement et de solitude, mais n'envisagent pas un éventuel changement de mode de vie comme une solution à cela. Les Franco-Québécoises miseront sur des réseaux de parentes et d'amies ; les Portugaises et les Italiennes développeront plus souvent des stratégies individuelles d'acceptation, tout en maintenant des contacts un peu plus soutenus avec leur réseau familial. Toutefois, ces femmes interprètent leur choix de vivre seules en termes de valeurs et d'intérêts familiaux plutôt qu'en termes d'individualisme et de souci de liberté : elles ne veulent pas gêner leurs enfants, par exemple.

Germain Dulac rend compte d'un autre point de vue sur la vie en solitaire, nettement individualiste cette fois, celui d'hommes dans la trentaine qui, en cherchant à préserver l'autonomie que leur confèrent une vie de célibataire et des revenus confortables, se trouvent à désinvestir les lieux primordiaux d'engagement personnel que sont le couple et la paternité. Ces célibataires évitent les échanges amoureux ou s'en désengagent rapidement. De plus, ils cherchent à se définir en dehors des rapports de filiation. Reniant l'héritage de leurs ascendants, ils voudraient avoir accès à la paternité sans devoir faire face à la mère de leurs enfants et sans devoir s'inscrire dans l'organisation plus large des rapports généalogiques et de parenté. Le mode de vie en solo de ces hommes représente une forme de solitude choisie qui va de pair avec une exigence extrême de liberté par rapport à toute forme de relations de réciprocité et d'interdépendance. L'autre facette de cette exigence, c'est l'aspiration impossible à des relations affectives qui, à la fois, seraient intenses, authentiques, dégagées de toute contingence et pourraient se construire dans l'instantanéité de la rencontre.


Dans une section intitulée « Construction de clientèles à risque et vulnérabilité » sont regroupés les articles qui mettent en évidence les dispositifs de production des conditions d'isolement relationnel. Les liens entre individus et institutions sont abordés en rapport avec la délimitation des champs d'intervention visant à répondre aux besoins de catégories sociales d'hommes et de femmes qui vivent des situations difficiles.



En montrant que le rêve de communication associé aux technologies de l'information n'est encore qu'à l'état embryonnaire, Guy Fréchet souligne que la prolifération des informations dont l'État et les bureaucraties disposent sur des clientèles particulières, fragmentées, n'offre pas la possibilité d'intervenir plus adéquatement. Au contraire, chaque catégorie sociale ainsi définie rigide-ment se trouve plus étroitement isolée dans sa spécificité et soumise à l'intervention directe de l'État, d'autant plus que la tendance néo-libérale à aider ceux qui sont « vraiment dans le besoin » amène un découpage de plus en plus serré. L'atomisation du social se manifeste aussi dans les institutions, notamment par « l'extrême hiérarchisation des problèmes et des solutions » et par le fonctionnement autonome des différents services administratifs. On en arrive à un isolement relatif des clientèles les unes par rapport aux autres, qui rend les mobilisations collectives difficiles.

L'article de Claude Martin s'attache au phénomène de solitude, non pas comme un ressenti individuel, mais comme une préoccupation collective. La solitude devient un construit social et inquiète, parce qu'elle comporte des risques contre lesquels la société devra réagir et dont elle devra assumer les frais. Dans ce contexte, le repli de l'État providence a révélé la vulnérabilité relationnelle et le « risque solitude » qui l'accompagne. Après avoir montré comment les désunions familiales ont été abordées selon les époques, l'auteur pose la « question familiale » en articulant instabilité familiale, vulnérabilité relationnelle et processus d'exclusion. Il illustre, à partir d'un matériel empirique, comment la vulnérabilité relationnelle s'ajoute à la vulnérabilité économique et comment elle touche différemment les personnes selon le milieu social. Ainsi, « l'isolement, voire le confinement dans les relations à dominante familiale est plus ressenti par les personnes appartenant aux couches populaires ». La non-intégration dans une sociabilité socio-familiale inquiète alors d'autant plus que, dans un contexte de chômage croissant, les politiques publiques accordent un rôle accru aux soutiens informels assumés par les proches. Le problème de la vulnérabilité relationnelle remet ainsi en question la vision selon laquelle la dépendance envers les réseaux de solidarités familiales pourrait se substituer à la dépendance envers les solidarités publiques.


Johanne Gauthier tourne son attention vers le triangle « monoparentalité, femmes, aide sociale » et s'interroge sur l'évolution de la dépendance à l'égard de l'État au Québec. Elle montre qu'en fonction de la définition de la clientèle à « assister », la préoccupation publique s'est d'abord centrée sur les problèmes de pauvreté en cherchant à pallier le manque de ressources et, plus tard, les difficultés d'intégration au marché du travail. Les problèmes relationnels, plus difficiles à circonscrire et à résoudre par une intervention publique, ne sont devenus une préoccupation que plus récemment. Cependant, nous dit l'auteure, la dépendance des « mères solitaires » ne doit pas être appréhendée seulement dans le contexte de la solitude imposée à l'individu moderne, avec les risques de gan-



grène du tissu des rapports sociaux qu'elle comporte. Cette dépendance doit être comprise également sous l'angle de la solitude choisie : les prestations d'aide sociale, par exemple, peuvent être perçues comme une source d'autonomie « qui ouvre la marge des choix de l'individu ». Imposée ou choisie, la solitude est associée aux risques de pauvreté et « interpelle de nouvelles modalités de soutien » de la part de l'État. Celui-ci doit tenir compte, malgré une tendance à niveler les clientèles, du fait qu'une mère solitaire s'occupe *seule* de ses enfants et n'est pas disponible pour le travail.

L'article de Didier Le Gall pose la question du risque de solitude pour les jeunes défavorisés sans travail inscrits dans les dispositifs d'insertion relevant des politiques sociales de la jeunesse en France. Il souligne la fonctionnalisation croissante des relations sociales. Dans ce contexte, pour ne pas s'exposer à la solitude concrète ou à l'isolement socio-affectif, mais aussi pour échapper au sentiment de solitude que l'on peut ressentir dans le cadre de relations qui ne combinent pas les besoins affectifs, l'individu doit équilibrer ses investissements dans des formes de socialité primaire, où dominent l'affect et le sentiment d'appartenance à un groupe, et dans des formes de socialité secondaire, plus neutres et impersonnelles. Les jeunes sans travail vivent un repli involontaire dans le registre de la primarité, mais cela ne les expose pas à l'isolement dans la mesure où ils conservent un minimum de liens familiaux. Filles et garçons ont des modèles de sociabilité distincts, les filles ayant des réseaux plus diversifiés et étendus mais beaucoup plus centrés sur les liens familiaux que les garçons. Chez ces derniers, ce sont les liens entre copains qui dominent et, contrairement aux filles, ils privilégient les lieux publics de rencontre plutôt que les lieux privés. Ils se trouveraient exposés au sentiment de solitude non par manque de liens sociaux, mais plutôt lorsqu'il leur arrive d'être en décalage par rapport à ce modèle masculin de sociabilité, c'est-à-dire lorsqu'ils ont surtout des liens avec les membres de leur famille. On ne peut, en effet, aborder la question de la solitude sans tenir compte de sa dimension subjective, sans se référer à la perception que la personne a d'elle-même et de sa capacité de correspondre aux attentes de son milieu. Être entouré ne met pas à l'abri du resenti de solitude.

C'est précisément à partir de la dimension subjective de la relation aux autres et aux institutions de prise en charge que Jean-Claude Martin et Raymond Baril abordent l'expérience des travailleurs et des travailleuses qui, suite à une lésion professionnelle laissant des séquelles permanentes, passent par un processus de réadaptation encadré par la loi québécoise sur les accidents de travail et les maladies professionnelles. Les auteurs illustrent le paradoxe entre, d'une part, l'objectif premier de support qui inspire les mesures de réadaptation physique, sociale et professionnelle et, d'autre part, les expériences vécues par les accidentés : marginalisation au travail lors des essais, fructueux ou non, de réinsertion professionnelle, mise à distance par les experts pendant le parcours médical




et, parfois, mise en doute par l'institution même qui voit à la réadaptation. Ces dimensions négatives de leur expérience se répercutent dans la vie relationnelle et personnelle des travailleurs : l'épuisement du réseau de support et les conflits conjugaux les rendent encore plus vulnérables à l'isolement, et le vide identitaire auquel ils font face rend plus manifeste encore la solitude qu'ils ressentent.

Les articles de la section « Individualisation des relations et recomposition des sociabilités » analysent plus spécifiquement l'articulation entre les pratiques individuelles et le contexte social et culturel. Ils soulignent des formes inédites de production de sens ainsi que les dimensions collectives et sociétales des modes de sociabilité.

Comme Didier Le Gall, David Le Breton aborde la question de l'insertion sociale des jeunes dans les sociétés contemporaines, mais sous un angle tout à fait différent. Il propose une approche interprétative de certaines confrontations au risque et à la mort que des jeunes s'imposent, les analysant comme des démarches individuelles pour donner sens et valeur à l'existence. La quête de sens n'est certes pas une caractéristique exclusive à l'adolescence mais, à cet âge de la vie plus qu'à d'autres, l'individu pourra être vulnérable à l'absence de références sociales et culturelles légitimes et fiables. Des jeunes confrontés à une telle absence ne peuvent se projeter positivement dans l'avenir, alors même qu'ils s'intègrent difficilement à la vie sociale à cause de difficultés scolaires, sociales, ethniques ou autres. Ils s'engageraient alors dans un « symbolisme de contrebande », dans une recherche individuelle de confrontation à la limite, à travers des pratiques de risque et d'ordalie aussi variées que le vol, les sports de vitesse, les toxicomanies ou le suicide. Ces pratiques ont en commun de mettre en jeu le corps et la résistance du corps, parfois jusqu'au risque de mort : « À l'absence de limites de sens dans une société en crise réplique une recherche intime de limites de fait ». Le problème qui est posé ici est celui d'un échec dans la nécessaire transmission de valeurs fondatrices de sens et d'un sentiment d'identité stable. Les individus sont renvoyés à eux-mêmes, contraints de bricoler seuls des rituels ayant une valeur structurante incertaine pour le sujet, parce que la communauté n'assume plus sa part essentielle dans les processus de formation de l'identité.

Andrée Fortin distingue sociabilité et socialité comme antidotes à la solitude. La sociabilité fait référence aux fréquentations qui assurent aux individus l'inscription dans un réseau de relations sociales désintéressées qu'ils ont nouées par choix. La socialité renvoie au lien social comme tel, qui s'oppose à une fragmentation de la communauté en une multitude de bulles de sociabilité, faisant « la médiation entre les réseaux de sociabilité et la communauté », notamment par des réseaux de réseaux. L'article traite de trois stratégies de constitution de réseaux sociaux dont le sens et la por-






tée, en tant qu'investissement de l'espace physique ou social, se trouvent modifiés par le rebrassage contemporain des limites entre le privé et le public. La première stratégie est celle des parents de jeunes enfants qui nouent des relations dans l'espace domestique et le voisinage en rapport étroit avec les contraintes de leur mode de vie et leurs besoins de support. Ces réseaux construits personne par personne ont beaucoup de traits communs avec les réseaux familiaux mais sont composés de membres de même âge et sont plus fragiles. La deuxième stratégie passe par la vie associative. Elle donne lieu à la création de nouveaux liens, mais aussi à l'actualisation de liens déjà existants à l'intérieur d'un espace non domestique. Elle mobilise aussi dans des activités qui ouvrent sur d'autres réseaux et sur la communauté. La troisième stratégie a trait plus directement au contexte contemporain de mondialisation des échanges. Il s'agit des réseaux déterritorialisés qui s'inscrivent d'emblée dans la sphère publique et qui reposent maintenant sur l'utilisation des moyens de communication modernes, tels que les réseaux informatiques. On ne peut encore vraiment estimer la portée de ces réseaux du « village global » dans la création du lien social.

Andrée Fortin prend note des pratiques qui sont concrètement mises en œuvre pour développer des liens dans le contexte de la modernité, plutôt que de faire un examen trop exclusif des situations d'isolement. Josepa Cucó i Giner poursuit le même type de préoccupation en étudiant l'amitié dans les sociétés occidentales de la modernité avancée. Remettant en cause les approches dominantes de l'amitié en sciences sociales, elle montre que l'amitié déborde la sphère personnelle et intime et s'articule étroitement aux processus sociaux d'ensemble. L'amitié ne fait pas que combattre l'isolement et favoriser l'intégration sociale au niveau des individus ; elle contribue aussi à la structuration des collectivités locales, à la création d'associations volontaires et à la constitution des identités collectives. S'appuyant sur l'exemple espagnol des *cuadrillas* et sur la mise en évidence de certaines des différences qu'elles présentent d'une région à l'autre, l'auteure propose une analyse de l'amitié comme rapport social ayant une portée directe dans la sphère publique et dans la dynamique sociale de la collectivité. Ce faisant, elle ouvre de nouvelles perspectives pour l'étude de l'amitié, laquelle demeure encore définie en fonction d'une conception idéaliste qui la réduit à la sphère privée et occulte ses dimensions instrumentales, identitaires et politiques.

Louise Saint-Laurent s'inscrit elle aussi dans une recherche des modes de structuration du social qui peuvent être appréhendés par l'examen des pratiques individuelles et quotidiennes. Elle analyse les représentations de la solitude de femmes et d'hommes séparés ou divorcés de la région de Québec et les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour faire face à leur situation. Celles et ceux qui ont des représentations très négatives de la solitude se sentent très démunis face aux nouveaux modes de sociabilité célibataires. Ils cherchent donc à réintégrer au plus tôt une situation « normale » de



couple en dehors de laquelle ils n'envisagent pas de réel épanouissement personnel. Néanmoins, d'autres néo-célibataires sont en train de développer des modes de vie fondés sur une représentation de la solitude beaucoup plus positive ou, du moins, beaucoup plus complexe. Ils valorisent leur autonomie et leur indépendance nouvellement acquise et cherchent à dépasser les obstacles à la création de nouveaux liens affectifs et de solidarité, mais sans renoncer pour autant à leur nouvelle marge de liberté. Certaines des stratégies qu'ils adoptent laissent entrevoir que, si nos sociétés individualistes et narcissiques engendrent des situations d'isolement et de solitude, des formes de sociabilité innovatrices peuvent aussi en émerger. Bien sûr, il existe un véritable marché de la solitude, mais les changements sociaux en cours ne répondent pas qu'à cette logique de consommation à la carte des relations interpersonnelles. Les agences et les clubs de rencontre, par exemple, jouent aussi un rôle de médiation d'un « vouloir-vivre sociétal ».

Quelle est plus précisément la mesure du phénomène de la solitude et de l'isolement ? La question pose un problème de conceptualisation et de méthode que Nicole Marcil-Gratton aborde dans une réflexion qui conclut ce numéro. Elle considère cet aspect de la recherche d'un point de vue de démographe, en défendant la complémentarité des analyses qualitative et quantitative.

Comprendre le redéploiement des liens sociaux exige que chacun d'entre eux ne soit pas envisagé en lui-même, mais dans la dynamique d'une structuration commune. Les nouvelles sociabilités, choisies ou subies par les acteurs sociaux, collectives ou individuelles, se répondent les unes aux autres. Ainsi les éclairages différents qui sont apportés ici sur cet aspect de la modernité pourront-ils contribuer à en faire mieux saisir l'orientation d'ensemble.

Jean-Claude Martin  
Institut de recherche en santé et en sécurité du travail du Québec  
Françoise-Romaine Ouellette  
Institut québécois de recherche sur la culture